

1

28 avril 2011, massif de l'Annapurna, Himalaya

Elle avait égaré son chapelet depuis longtemps. Il se trouvait deux cents mètres plus bas, quelque part dans la neige, près du sentier qu'elle avait involontairement quitté. Depuis, elle avait tout perdu : ses gants, ses équièrres, ses crampons, sa gourde et son talkie-walkie. Tout, sauf sa vie et sa foi. La question était de savoir laquelle serait la première à la quitter.

Au-dessus d'elle, le sommet de l'Annapurna brillait dans la lumière de l'après-midi. Si proche et pourtant inatteignable. Tracy, Laura, Betty et Susan étaient mortes après avoir marché sur une congère recouvrant une crevasse. En une seconde, elles avaient disparu de la surface de la terre. La montagne les avait englouties. Désormais, elle était seule.

Trois semaines plus tôt, Anna s'était jointe à un groupe d'alpinistes américaines et canadiennes. Ensemble, elles avaient entrepris l'ascension du dixième plus haut sommet du monde. Ce n'était pas la première fois qu'Anna se lançait à l'assaut d'une montagne de plus de huit mille mètres, et l'Annapurna était l'une des destinations les plus touristiques du Népal. Deux jours auparavant, par

temps clair, elle était partie du camp de base avec quatre autres femmes pour la dernière étape. Tout semblait aller pour le mieux, malgré la douleur et la difficulté éprouvées à chaque pas. Elles étaient confiantes, presque euphoriques à l'idée d'atteindre le sommet à la mi-journée. Jusqu'à l'accident.

Les camarades d'Anna chutèrent en entraînant avec elles son sac à dos et ses crampons, qu'elle venait de poser, le temps d'une courte halte. Elle avait eu de la chance. Malheureusement, lorsqu'elle avait tenté de repérer ses équipières, ses gants avaient glissé.

À présent, elle était confrontée à un problème de taille : le froid. À sept mille cinq cents mètres d'altitude, la température ne dépassait jamais les moins trente degrés Celsius, même l'après-midi. Anna, déjà en hypothermie, se mit à frissonner violemment. Par ce réflexe instinctif, son corps tentait de se réchauffer. De plus, à cette altitude, l'oxygène se raréfiait. Désorientée, Anna essaya de repartir dans la direction où, d'après elle, se trouvait le camp de base. Elle se déplaçait avec difficulté, titubait : les premiers symptômes du mal des montagnes. Elle tombait de fatigue. Elle n'avait qu'une envie, dormir. Mais dans une dernière lueur de lucidité, elle se rendit compte que cela signerait son arrêt de mort. Elle devait avancer. Descendre. Retrouver le camp de base. Anna était mue par deux choses : l'instinct de survie et la foi.

Elle n'avait pas dit à ses camarades alpinistes qu'elle était une nonne catholique. Elle ne leur avait pas non plus expliqué ce qu'elle était vraiment venue chercher dans le massif de l'Annapurna. Elle n'avait

mentionné ni sa mission ni son appartenance à un ordre religieux. Pour les autres femmes, elle était une alpiniste aguerrie, quoiqu'un peu provinciale, qui le soir ne partageait pas volontiers ses histoires de cœur ou ses sorties nocturnes. Anna appréciait surtout les paysages, l'amabilité des Népalais et les bonzes en robe safran qui lui transmettaient les enseignements de Bouddha.

Anna s'arrêta quelques instants, s'efforça de reprendre sa respiration et murmura une prière afin que le Seigneur et la Vierge Marie lui viennent en aide.

Quelques centaines de mètres plus loin, sa température corporelle n'était plus que de vingt-neuf degrés. À Dachau, les médecins nazis avaient mené des expériences sur l'exposition au froid. Ils en avaient conclu que l'homme ne pouvait survivre avec une température inférieure à vingt-cinq degrés Celsius. Pourtant, on avait déjà retrouvé des enfants enfouis sous la neige et toujours vivants, malgré une hypothermie qui atteignait les quatorze degrés. Anna toussa et cracha du sang. Encore un symptôme du mal des montagnes. Quinze mètres plus loin, ses dernières forces l'abandonnèrent, mais pas sa foi. Anna perdit connaissance en murmurant encore et toujours la même prière. Elle était prête à rencontrer la Vierge Marie. Et c'est là qu'elle les aperçut.

Les douze silhouettes encordées marchaient en file indienne dans sa direction. Mais le mal des montagnes altérait sa vision, aussi ne se rendit-elle pas compte immédiatement que ces alpinistes avaient un accoutrement étrange. Au lieu des vêtements high-tech et multicolores typiques des

alpinistes, ils portaient des bures semblables à celles des moines catholiques.

Lorsque ces singuliers alpinistes parvinrent à sa hauteur, Anna cligna des yeux. Elle constata avec effarement qu'ils allaient passer devant elle sans lui prêter attention. Elle essaya de les interpeller, mais la voix lui manqua, faute d'oxygène. Seuls les deux derniers s'arrêtèrent. L'un d'eux se pencha sur elle. Anna vit son visage. Un visage doux et sympathique, même si l'homme ne souriait pas. Après un examen rapide, les deux moines échangèrent quelques mots en latin et soulevèrent Anna par les aisselles. Elle remercia la Vierge Marie de l'avoir sauvée.

Jusqu'à ce qu'elle remarquât que les moines ne se dirigeaient pas vers le camp de base, mais vers le sommet! Anna se crut en proie à une hallucination. Ce n'était pas possible, pas par là! Mais sans qu'ils eussent à fournir un gros effort, les deux hommes en bure ramenèrent la jeune nonne frigorifiée et à moitié inconsciente jusqu'à la crevasse où ses camarades avaient disparu. Anna reconnut l'endroit grâce à la corde rouge qui dépassait encore. Les deux hommes la précipitèrent dans le vide. Anna sentit un choc violent, un souffle glacial sur son visage... et ne vit plus rien d'autre qu'un magnifique halo bleu et blanc.

29 avril 2011, ISS, Station spatiale internationale

Difficile d'envisager situation plus critique. Non seulement la mission, mais aussi leurs vies étaient menacées si personne ne trouvait rapidement de solution. Les toilettes de la station ne fonctionnaient plus. Pour les utiliser, les astronautes devaient s'attacher dans une position inconfortable à la minuscule cuvette et bien viser. Or, à 8h14, le système d'évacuation des déchets avait rendu l'âme. Des toilettes défectueuses n'étaient pas une mince affaire, quand on se situait à trois cents kilomètres au-dessus de la Terre, car les déjections humaines qui se retrouvaient alors en apesanteur dans la station représentaient un danger pour les appareils électroniques embarqués, si sensibles. Pawel Borowski décida de s'atteler à la résolution du problème. Le jésuite qui, hormis quelques expériences de biologie, n'avait guère d'activités à bord était content de mettre ses talents manuels au service du reste de l'équipage.

Pawel était le premier prêtre à voyager dans l'espace. Dans le cadre des missions Mars, et à la demande du pape, la NASA avait accepté d'envoyer un membre du clergé pour ce long voyage vers la

planète rouge. Elle avait donc cherché un prêtre volontaire pour suivre une formation intensive. Dès qu'il avait entendu parler de ce projet, le jésuite polonais, titulaire d'un diplôme de biologie, s'était porté candidat. Avec trois autres prêtres, il avait passé une série d'épreuves ardues. Et c'était lui, Pawel Borowski, le petit rouquin de Poznan, qui avait été choisi pour partir dans l'espace. Pour autant, ici, il ne se sentait pas plus proche de son Créateur que sur Terre. Il avait toujours voulu être astronaute, avant d'entrer finalement dans les ordres. Cette mission à bord de l'ISS était l'occasion de réaliser son rêve.

Avec un bémol, toutefois : à bord, les tâches dévolues au prêtre étaient limitées. Pawel était presque soulagé de se rendre utile en réparant les toilettes. L'avenir de la station en dépendait.

En réalité, Pawel avait une mission bien précise, mais elle n'émanait pas de la NASA. En vérité, elle en ignorait tout. Comme saint Michel, Pawel devait protéger le monde du Mal, ni plus ni moins. S'il ne se comparait pas à un personnage biblique, il avait conscience de la charge qui lui incombait, et aucun autre représentant de l'Église n'était plus indiqué que lui pour mener à bien cet objectif. La veille, les antennes et les radars ultrasensibles de la station lui avaient permis de capter un signal confirmant ses pires craintes. Le signal était faible, mais Pawel avait eu quatre-vingt-dix minutes pour le localiser. L'ordinateur était encore en train de traiter les données recueillies. Dans deux heures environ, Pawel obtiendrait un fichier compressé qu'il enverrait sur Terre via un réseau sécurisé.

Ainsi, le modeste jésuite de Poznan sauverait le monde. En attendant, il s'attela à la réparation des toilettes défectueuses.

Pawel flottait en apesanteur et essayait de démonter la pompe récalcitrante lorsque la catastrophe se produisit. Un petit satellite météorologique qui errait dans l'espace après avoir dévié de son orbite pour une raison inconnue heurta la station de plein fouet. Il n'était pas plus gros qu'une poubelle, mais la collision se produisit à vingt-cinq mille kilomètres à l'heure. Le satellite fracassa l'un des panneaux solaires installés de part et d'autre de la poutre comme deux ailes d'ange, pulvérisa quatre segments et arracha le module qui abritait le laboratoire Columbus. Sous la violence du choc, la cabine où dormaient trois membres de l'équipage se détacha également. La station chavira en tournoyant sur elle-même, et l'énorme force centrifuge provoqua la perte de plusieurs autres modules. En l'espace de quelques secondes, la réserve d'oxygène s'échappa dans l'espace. L'humidité qu'elle contenait forma un nuage de glace autour de la station endommagée. Un spectacle surnaturel que Pawel ne put admirer. Il ne portait pas de combinaison spatiale, et la dépressurisation le tua presque instantanément. L'aspiration soudaine dans l'espace fit éclater ses poumons, les gaz présents dans son organisme se diluèrent, son sang se mit à mousser et ses veines explosèrent. L'embolie provoqua un œdème qui enfonça le tronc cérébral dans le canal rachidien. Dans le même temps, la chute brutale de température congela son corps. Quelques secondes après la collision, plus aucun membre de l'équipage n'était

en vie. La station vrillait dans l'espace comme un vaisseau fantôme, quelque part au-dessus de l'océan Indien, perdant lentement mais sûrement de l'altitude. Bientôt, elle entrerait dans l'atmosphère, exploserait en mille morceaux et se consumerait comme une pluie de météorites.

Quant aux appareils électroniques, ils continuèrent à fonctionner trois jours durant. Comme Pawel l'avait prévu, l'ordinateur dans lequel il avait entré les données finit par produire un fichier compressé. Mais plus personne ne pouvait l'envoyer sur Terre. Pas même l'archange Michel.